

ALBERT MÉRAT

---

L'ADIEU

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

27-29, PASSAGE CROISBUL, 27 29

—  
1873

# L'Adieu

Albert Mérat



Alphonse Lemerre, Paris, 1873

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

ALBERT MÉRAT

---

L'ADIEU

PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29

---

1873

TABLE

---

- I. [Oh ! pourquoi partir sans adieux](#)  
II. [J'ai là, devant moi, son portrait](#)

Pages.

- III. Ne leur en veillons pas
- IV. Il reste la mélancolie
- V. Non, tu ne m'as rien emporté
- VI. C'était le bruit de sa bottine
- VII. Un jour nous étions en bateau
- VIII. L'eau coulait au bord des prés
- IX. Les caresses, ailes de l'âme
- X. Je n'aimerai jamais que toi
- XI. Du temps que tu fus tout mon bien
- XII. « Toujours l'extase des baisers
- XIII. Nous nous rencontrerons
- XIV. J'ai fait ce rêve bien souvent
- XV. Son désordre était charmant
- XVI. J'ai mêlé ma vie à la tienne
- XVII. Les étoiles ne me sont rien
- XVIII. Oh ! les mauvais dîners charmants
- XIX. Les poètes sont des rois
- XX. Quand on est heureux, on n'a pas d'histoire
- XXI. Comment aurait-elle pu
- XXII. Ce qui m'arrive est affreux
- XXIII. Quand les malheureux ont l'été
- XXIV. Si je n'étais pas assez bon
- XXV. Dans la forêt mouillée et verte
- XXVI. Te souviens-tu de ce matin d'hiver
- XXVII. En vain ma force se roidit
- XXVIII. Il ne faut pas les appeler cruelles
- XXIX. Non, je ne te réclame rien
- XXX. Ce n'est pas moi qui dois pleurer

XXXI. Quand tu n'auras plus ton beau sein

XXXII. À m'avouer pour son amant

XXXIII. Tu peux bien ne pas revenir

XXXIV. Pourquoi la renier

# I

O<sub>H</sub> ! pourquoi partir sans adieux ?  
Pourquoi m'ôter ton doux visage,  
Tes lèvres chères et tes yeux  
Où je n'ai pas lu ce présage ?

Pourquoi sans un mot de regret ?  
Est-ce que l'heure était venue ?  
Si ton cœur, hélas ! était prêt,  
Je ne t'aurais pas retenue.

Pourquoi t'oublirais-je ? La main  
De qui me vint cette blessure  
Eut ce cher caprice inhumain,  
Et pour me frapper fut peu sûre

## II

J'ai là, devant moi, son portrait.  
Regardez : la tête est jolie  
Délicatement, sans apprêt...  
Je ne l'avais pas embellie.

Ce qu'on vantait, c'étaient ses yeux,  
Beaux parfois d'un éclair farouche.  
Qu'importe ! je n'aimais pas mieux  
Baiser ses chers yeux que sa bouche.

Les ciels charmants me sont fermés.  
Était-elle pire ou meilleure  
Que la femme que vous aimez ?  
Je ne le sais pas, mais je pleure.

---

### III

NE leur en veillons pas :  
Nos pauvres amoureuses  
Suivent à petits pas  
Des routes plus heureuses.

Paris ne leur vaut rien :  
On y fait des folies.  
Elles nous aiment bien  
Tant qu'elles sont jolies.

Que faire ? Les laisser  
S'enfuir à tire-d'ailes,  
Et puis ne pas cesser  
De nous souvenir d'elles.

---

## IV

IL reste la mélancolie  
Quand le bonheur s'en est allé.  
Alors il faut bien qu'on oublie  
Ou qu'on ne soit pu consolé,

Mais, comme l'oubli serait pire,  
Sans le vouloir on se souvient,  
Et la lèvre essaye un sourire  
Qu'on effort cruel y retient.

Souvenir, oubli, même chose,  
Fait de douceur et de fiel !  
— Porte d'amour ouverte et close,  
Azur et tristesse du ciel !

---

## V

Non, tu ne m'as rien emporté !  
C'est encor moi qui te possède ;  
J'ai gardé toute ta beauté ;  
À nul autre je ne te cède !

Écoute ! L'homme à qui tes bras  
Ouvrent le ciel de tes caresses,  
Quoi qu'il fasse, ne t'aura pas,  
Ô la plus belle des maîtresses !

J'ai mis à l'abri mes trésors  
Comme un avare statuaire ;  
Et la merveille de ton corps  
A mon âme pour sanctuaire.

---

## VI

C'était le bruit de sa bottine  
À travers ce que je rêvais,  
Ou sa tête penchée et fine  
Près de mon front, quand j'écrivais.

Elle fit ce manège d'ange  
Deux beaux étés et deux hivers.  
Je disais : « Cela me dérange,  
« Et je ne ferai pas de vers. »

Elle remuait tout de même ;  
La plume me tombait des doigts.  
— Parfums légers de ce qu'on aime,  
Musique éteinte de sa voix !

---

## VII

UN jour nous étions en bateau :  
Elle voulut manger des mûres.  
— Le bord, c'est presque le coteau,  
Avec les bois pleins de murmures.

Vous savez quels soleils charmants  
Tombent à midi sur nos plaines.  
— Penchée en de fins mouvements.  
Toute rouge, les deux mains pleines,

Parmi les feuillages brisés  
Où quelque merle s'effarouche,  
Elle noircit de ses baisers  
Mes paupières et puis ma bouche.

---

## VIII

L'eau coulait au bord des prés,  
Loin de nos mélancolies.  
— Les gazons sont diaprés.  
Toutes les fleurs sont jolies.

Tu te souviens, les oiseaux  
Chantaient des épithalames,  
Et les tiges des roseaux  
Frissonnaient comme nos âmes.

Nous fûmes de longs instants  
Sans parole et sans sourire...  
Point de baisers ! — Le printemps  
N'eut cette fois rien à dire.

---

## IX

Les caresses, ailes de l'âme,  
Par le chemin du souvenir,  
S'en vont, tremblantes, vers la femme  
Que l'on n'a pas su retenir.

Ô caresses ! choses légères,  
Au vol fidèle, au rythme sûr,  
Suivant les chères passagères  
Près de la fangie ou dans l'azur ;

Il se peut que je la revoie  
Ou que vienne l'oubli vainqueur,  
Mais vers elle je vous envoie,  
Lourdes des chaînes de mon cœur.

---

## X

J<sub>E</sub> n'aimerai jamais que toi...  
À moins qu'une femme ne m'aime,  
Et ne me donne aussi sa foi  
Pour me la reprendre de même.

Car, vois-tu, nous ne pouvons pas,  
Si forte qu'en soit notre envie,  
Aux liens frêles de vos bras  
Dérober jamais notre vie.

Nous prenons nos amours brisés  
Pour nous en forger d'autres chaînes.  
— Ô contagion des baisers,  
Défaillances toujours prochaines !

---

## XI

**D**U temps que tu fus tout mon bien,  
Ô tête bien-aimée et folle,  
Par caprice tu voulais bien  
Voir à mon front une auréole.

Dans les tableaux, une nimbe d'or  
Luit sur la tête des apôtres ;  
Nous n'avons pas ce beau décor :  
Nous sommes faits comme les autres.

Les sonnets les plus triomphants  
Se font très-simplement en somme.  
Si les femmes sont des enfants,  
Un poète n'est rien qu'un homme.

---

## XII

« **T**oujours l'extase des baisers !  
« Ne boire que la fleur des choses !  
« Les printemps sont malavisés ;  
« Les roses ont tort d'être roses.

« Avoir toujours un oiseau bleu  
« Qui vous sautille dans la tête !  
« Il vaut bien mieux nous dire adieu,  
« C'est gentil et c'est très-honnête.

« Ton cœur n'aura qu'à se fermer ;  
« Et puis, vois-tu, l'ai cette envie ;  
« Être heureuse, ne pas aimer,  
« N'avoir plus cela dans ma vie ! »

---

## XIII

Nous nous rencontrerons  
Quelquefois par la ville,  
Et nous nous salûrons  
D'une façon civile.

Un souvenir tout bas  
Nous parlera peut-être,  
Ou bien nous n'aurons pas  
L'air de nous reconnaître ;

Chacun de son côté,  
Sans que l'autre s'étonne...  
— Les fleurs naissent l'été  
Et meurent à l'automne.

---

## XIV

J'ai fait ce rêve bien souvent,  
Qui mettait mon cœur en détresse :  
L'amour, soufflant comme le vent,  
Avait emporté ma maîtresse.

Mais au matin quel beau réveil !  
À mes yeux et dans mes oreilles,  
C'étaient ses yeux comme un soleil  
Et des paroles sans pareilles ;

Maintenant presque chaque nuit  
Je fais encor ce mauvais rêve :  
C'est le regret qui le conduit  
Et l'amertume qui l'achève.

---

## XV

Son désordre était charmant :  
On eût dit beaucoup de fées  
Dans un tourbillonnement  
Légères et décoiffées.

Seule, elle, faisait cela ;  
Je riais de la voir rire.  
— Un jour elle s'envola :  
Puisse l'air bleu la conduire !

Bien souvent j'ai découvert,  
Tout en cherchant autre chose,  
Du fil dans un livre ouvert  
Et, dans mes vers, un nœud rose.

---

## XVI

J'ai mêlé ma vie à la tienne,  
Toutes mes nuits et tous mes jours,  
Sans que la crainte me retienne  
D'être enfin seul et sans recours.

Lorsque j'ai voulu la reprendre,  
Je me suis, hélas ! aperçu  
Que, dans ce rêve long et tendre,  
J'ai beaucoup donné, peu reçu.

Je gardais de l'heure passée  
Des chaînes blanches à mon cou :  
Mais mon esprit et ma pensée  
Étaient allés je ne sais où.

---

## XVII

Les étoiles ne me sont rien,  
Et je ne saurais rien leur dire.  
Un même éclat qui les vaut bien  
Fait ton regard et ton sourire.

Ceux qui, niant un bien réel,  
Cherchent les astres sous leurs voiles,  
Se trompent : ce n'est pas au ciel  
Que sont les plus douces étoiles.

L'éclat des yeux, bien plus certain,  
Est meilleur parce qu'il est nôtre.  
Il se lève soir et matin ;  
C'est la nuit seule qui fait l'autre.

---

## XVIII

**O**<sub>H</sub> ! les mauvais dîners charmants  
Couvrant un seul bout de la table,  
Les faciles raffinements,  
Et le bonheur inévitable !

C'était trop chaud, citait trop froid,  
Selon le hasard ou ta guise ;  
Ton sourire m'ôtait le droit  
De nier cette chère exquise.

Nous ferons des repas meilleurs  
Certainement un jour ou l'autre,  
Mais toi, tu les feras ailleurs,  
Et ma table n'est plus la nôtre.

---

## XIX

Les poètes sont des rois  
En effet très-ridicules.  
Ils ont peut-être des droits  
Sur les vagues crépuscules,

Sur les nuits, sur les soleils,  
Sur les choses ténébreuses,  
Et sur les baisers vermeils  
De leurs belles amoureuses.

Ils ne peuvent, tout est là !  
À la femme brune ou blonde,  
Sauf leurs rimes de gala,  
Donner les biens de ce monde.

---

## XX

Quand on est heureux, on n'a pas d'histoire.  
On se cache, on s'aime à l'ombre, tout bas ;  
Rien de glorieux, pas de fait notoire ;  
Le monde oublié ne vous connaît pas.

Si quelqu'un pourtant, avec un sourire.  
Dit, en vous voyant fuir l'éclat du jour :  
«Ce sont des hiboux !» eh bien, laissez dire...  
Ce sont des oiseaux éblouis d'amour.

Quand le baiser fait la parole vaine,  
On s'en va, muets, dans les grands prés verts.  
— Loin de mon bonheur, je fixe ma peine  
Sur l'email fragile et bleu de mes vers.

---

## XXI

Comment aurait-elle pu,  
Quand je le pouvais à peine,  
Renouer le fil rompu  
De notre vie incertaine ?

Les baisers sont des baisers.  
Les caresses, des caresses.  
Les bonheurs sont malaisés  
Quand on n'a que ces richesses.

Le soir même, doux et clair,  
Conspire à donner la fièvre.  
Plein d'étoiles, il a l'air  
D'une vitrine d'orfèvre.

---

## XXII

CE qui m'arrive est affreux :  
Elle est morte, je l'enterre.  
L'adieu fut très-douloureux ;  
Mais je commence à me taire.

J'ai, comme on jette des fleurs  
Sur les blancs cercueils des mortes,  
Versé sur elle des pleurs  
Et des fleurs de toutes sortes.

Je demeure seul, hélas !  
Avec ma mélancolie.  
— Voici venir les lilas  
Dont le parfum dit : oublie.

---

## XXIII

Quand les malheureux ont l'été  
Et le soleil pour leur sourire,  
Il semble qu'un peu de gaité  
Vienne atténuer leur martyre.

Mais l'hiver, quand il fait si froid,  
Malgré la force coutumière,  
L'espérance cède et décroît  
Ainsi que la douce lumière.

Avant que le ciel ne soit bleu,  
L'amant triste, la lèvre aride,  
N'a plus même le coin du feu,  
Où la place laissée est vide.

---

## XXIV

**S**i je n'étais pas assez bon,  
Vois-tu, tu devais me le dire.  
J'ai l'habitude du pardon  
Comme toi celle du sourire.

L'amant a dans son cœur le ciel :  
Mais, s'il y passe des nuées,  
Les heures d'amour éternel  
En sont parfois diminuées.

J'aurais tâché d'être meilleur,  
Et, sans en rien faire paraître,  
J'aurais prolongé mon bonheur  
Et ton bonheur aussi, peut-être.

---

## XXV

Dans la forêt mouillée et verte,  
Comme deux rudes compagnons,  
Nous allions à la découverte  
Cueillir au loin des champignons.

Nous n'y connaissions pas grand'chose ;  
Comme des enfants, tous les deux,  
Nous goûtions leur chair blanche et rose ;  
C'était peut-être hasardeux.

Mais nous ne nous empoisonnâmes  
Pas même un peu, pas même un jour.  
Nos estomacs valaient nos âmes,  
Et nous avions beaucoup d'amour.

---

## XXVI

TE souviens-tu de ce matin d'hiver,  
De la dernière et chère promenade ?  
Il faisait beau, le soleil était clair :  
C'était un temps d'heureux ou de malade.

C'était aussi notre pays charmant,  
Le fleuve lent et sa rive un peu plate ;  
Et les coteaux qui dressent finement  
Au bord du ciel leur forme délicate ;

Et je pensais : les pentes de velours  
Verront encor la belle promeneuse.  
Aux mois si doux où l'été fait les jours  
Longs et pareils à l'âme lumineuse.

---

## XXVII

EN vain ma force se roidit.  
C'est bien fini : je l'ai revue.  
Elle était gaie. On aurait dit  
Que je ne l'avais pas connue.

Quel changement subit et grand  
Pourquoi suis-je resté le même ?  
Son beau visage indifférent  
Est à peine celui que j'aime,

Puisse l'oubli venir pour moi  
De la douce vie ancienne !  
— Ou bien, par une juste loi,  
Qu'elle, un jour aussi, se souviene !

---

## XXVIII

IL ne faut pas les appeler cruelles :  
Elles le sont tout naturellement,  
Comme les fleurs, quelquefois les plus belles,  
Dont le parfum fait qu'on meurt en dormant.

Quand la fraîcheur pure de leur haleine  
Embaume l'air et flotte autour de nous.  
C'est un vertige, et la chambre en est pleine,  
Et des langueurs fléchissent nos genoux.

C'est leur vertu, ce n'est pas leur envie  
D'être un péril : tout poison est normal.  
Ô douces fleurs, ô roses de la vie,  
Vous exhalez le bien comme le mal !

---

## XXVI

Non, je ne te réclame rien ;  
Conserve de l'heure passée  
Tout ce que tu pris de mon bien :  
Mon cœur, hélas ! et ma pensée.

Tu pourras en avoir besoin  
En ces tristes nuits sans délire  
Où l'on pleurerait dans un coin,  
Si l'on pouvait, au lieu de rire.

Dans ton cœur à peine fermé  
Souffre que le regret s'attarde.  
— Le souvenir d'avoir aimé  
Te suive longtemps, et te garde !

---

## XXX

C'EST n'est pas moi qui dois pleurer,  
Et ce n'est pas moi qu'il faut plaindre :  
Je puis encore t'adorer ;  
L'oubli ne saurait pas m'atteindre.

C'est toi, bientôt, qui t'en iras,  
Ne sachant plus comment on aime,  
Jeter, hélas ! en d'autres bras  
Le blanc fantôme de toi-même.

Dans ton cœur dévasté l'oubli  
Sèche les fleurs à peine écloses.  
— Sur mon amour enseveli  
Le temps fera fleurir des roses.

---

## XXXI

Quand tu n'auras plus ton beau sein,  
Ni la douceur de ton haleine,  
Ni l'éclat rose et le dessin  
De ta joue adorable et pleine,

Alors je serai presque vieux :  
Mon heure aussi sera passée,  
Mais l'âge aura mis dans mes yeux  
Et sur mon front plus de pensée

Ton cœur sera triste et déçu  
Et tu songeras : « Lui, peut-être,  
« Ne se serait pas aperçu,  
Ou ne l'eût pas laissé paraître. »

---

## XXXII

À m'avouer pour son amant  
Il faudra bien qu'on s'habitue.  
— Du marbre pur, rose et charmant.  
J'ai fait jaillir une statue.

J'ai taillé le bloc de façon  
Que ma main s'y puisse connaître ;  
Et l'on doit garder le soupçon  
Que je demeurerai son maître.

Des bras pourront la posséder  
Et fléchir sous sa blanche étreinte ;  
Nul œil jaloux la regarder,  
Sans qu'il y trouve mon empreinte !

---

## XXXIII

TU peux bien ne pas revenir  
Si c'est à présent ton envie ;  
Mais redoute mon souvenir,  
Qui, malgré toi, t'aura suivie

Dans les songes des nuits d'été  
Des étoiles étaient écloses.  
Ton pied cher, sans but arrêté.  
A perdu le chemin des roses

Il n'est de loin pas de retour.  
Les sources claires sont taries  
Où tu mirais ton pauvre amour...  
Les petites fleurs sont flétries !

---

## XXXIV

Pourquoi la renier ?  
Je n'ai pas de colère.  
Ô mon amour dernier,  
Ô chose bleue et claire !

Pourquoi me souvenir  
Qu'elle me fût amère ?  
J'aime mieux retenir  
Par l'aile ma chimère.

Le pardon est plus doux.  
Mon adieu se colore  
D'un regret sans courroux,  
D'avoir perdu l'aurore.

---

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Hsarrazin
- Consulnico
- Fox44
- Fr
- Acélan
- Nimbus3d
- Richardbl
- Reptilien.19831209BE1
- Marc
- Maltaper
- Wiki mk
- ThomasV

- Susuman77
- Lepticed7
- Khardan
- Cantons-de-l'Est
- VIGNERON
- Phe
- MarcBot
- LBE
- Phe-bot

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)